

## L'irrésistible désir de savoir d'où viennent les enfants

Si nous pouvions renoncer à notre condition corporelle et, purs êtres pensants venant par exemple d'une autre planète, saisir les choses de cette terre d'un regard neuf, rien ne frapperait plus peut-être notre attention que l'existence de deux sexes parmi les êtres humains qui, par ailleurs si *semblables*, accentuent pourtant leur différence par les signes les plus extérieurs. Or il ne semble pas que les enfants choisissent eux aussi ce fait fondamental comme point de départ de leurs recherches sur les problèmes sexuels.

Comme ils connaissent père et mère d'aussi loin que remontent leurs souvenirs, ils en acceptent l'existence comme une réalité qu'il n'y a pas à examiner plus avant, et le garçon se comporte de la même façon à l'égard d'une petite sœur dont il n'est séparé que par une différence minime d'un ou deux ans. Ce n'est pas du tout de façon spontanée, comme s'il s'agissait d'un besoin inné de causalité, que s'éveille en ce cas la poussée de savoir des enfants, mais sous l'aiguillon des pulsions égoïstes qui les dominent, quand ils se trouvent - disons après l'achèvement de la deuxième année - en face de l'arrivée d'un nouvel enfant.

Quant aux enfants qui n'ont pas vu chez eux quelqu'un venir ainsi prendre ses quartiers dans leur chambre, ils sont en mesure, par des observations faites dans d'autres maisons, de se placer quand même dans une telle situation. La fin de cet état où ses parents lui consacraient leurs soins, qu'elle soit vécue réellement ou redoutée à juste titre, le pressentiment d'avoir, à partir de ce moment et pour toujours, à partager tout ce qu'il possède avec le nouveau venu, ont pour effet d'éveiller la vie affective de l'enfant et d'aiguiser sa faculté de penser. L'aîné manifeste, contre le concurrent, une hostilité non dissimulée qui se soulage dans un jugement sans aménité, dans des désirs comme « que la cigogne le remporte » et autres choses de ce genre, et qui même, à l'occasion, lui fait commettre de petits attentats sur ce qui est couché là, sans défense, dans le berceau.

En règle générale, si la différence d'âge est plus grande, l'expression de cette hostilité primaire s'atténue ; de même, à un âge un peu plus avancé, s'il ne vient pas de frère ou de sœur, c'est le désir d'un compagnon de jeu, comme l'enfant a pu en voir ailleurs, qui peut l'emporter.

Sous l'incitation de ces sentiments et de ces soucis, l'enfant en vient maintenant à s'occuper du premier, du grand problème de la vie et se pose la question : *d'où viennent les enfants ?* question qui, à la vérité, veut dire tout d'abord : d'où est venu, en particulier, cet enfant perturbateur ? On croit percevoir l'écho de cette première question-énigme dans un grand nombre d'énigmes des mythes et des légendes ; la question elle-même est, comme toute recherche, un produit de l'urgence de la vie comme si l'on avait assigné à la pensée cette tâche de prévenir le retour d'événements si redoutés.

Supposons toutefois que la pensée de l'enfant se libère bientôt de cette incitation et continue à travailler comme pulsion de recherche indépendante. Dans les cas où l'enfant n'est pas déjà trop intimidé, il trouve tôt ou tard le chemin le plus court: demander une réponse à ses parents ou aux personnes qui représentent pour lui la source du savoir. Mais c'est une impasse. L'enfant obtient soit une réponse évasive, soit une réprimande pour son désir de savoir ; ou alors, on se débarrasse de lui avec une information à portée mythologique qui, pour les pays germaniques, dit ceci c'est la cigogne qui apporte les enfants, qu'elle est allée chercher dans l'eau.

J'ai des raisons de penser qu'il y a beaucoup plus d'enfants que ne le soupçonnent les parents qui ne sont pas satisfaits par cette solution et lui opposent un doute énergique, même si celui-ci n'est pas toujours ouvertement avoué. Je connais un enfant de trois ans qui, ayant obtenu une telle explication, avait disparu, au grand effroi de sa nourrice on le retrouva au bord du grand étang du château où il s'était dépêché d'aller pour observer les enfants dans l'eau ; j'en connais un autre qui ne pouvait permettre à son incrédulité qu'une formulation timide ; il savait mieux ça n'était pas la cigogne qui apportait les enfants, mais le... héron.

Il me semble découler de nombreuses informations que les enfants refusent de croire à la théorie de la cigogne, mais après avoir été ainsi une première fois trompés et repoussés, ils en viennent à soupçonner qu'il y a quelque chose d'interdit que les « grandes personnes » gardent pour elles, et, pour cette raison, ils enveloppent de secret leurs recherches ultérieures.

Mais ils ont aussi vécu par là la première occasion d'un « conflit psychique » dans la mesure où des opinions, pour lesquelles ils éprouvent une préférence de nature pulsionnelle mais qui ne sont pas « bien » aux yeux des grandes personnes, entrent en opposition avec d'autres, qui sont fondées sur l'autorité des « grandes personnes », mais qui ne leur conviennent pas à eux. Ce conflit psychique peut devenir bientôt un « clivage psychique » ; l'une des deux opinions, qui va de pair avec le fait d'être un bon petit garçon mais aussi avec l'arrêt de la réflexion, devient l'opinion consciente dominante ; l'autre, ayant reçu entre-temps, de la part du travail de recherche, de nouvelles preuves, qui n'ont pas le droit de compter, devient l'opinion réprimée, « inconsciente ».

Le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie.

Récemment, l'analyse d'un petit garçon de cinq ans, analyse que son père avait entreprise avec lui avant de me la transmettre pour que je la publie, m'a confirmé de façon irréfutable une idée que m'avaient depuis longtemps fait entrevoir les psychanalyses d'adultes. Je sais maintenant que la transformation subie par la mère pendant la grossesse n'échappe pas au regard pénétrant de l'enfant, et que celui-ci est tout à fait en mesure d'établir au bout d'un certain temps la relation correcte entre le fait que le corps de sa mère a grossi et l'apparition d'un enfant. Dans le cas cité, le petit garçon avait trois ans et demi lorsque sa sœur naquit et quatre ans trois quarts lorsqu'il laissa deviner par les allusions les moins douteuses qu'il en savait plus long. Mais cette découverte faite très tôt est toujours tenue secrète et, plus tard, en relation avec les destins ultérieurs de la recherche sexuelle de l'enfant, elle est refoulée et oubliée.

Ainsi la « fable de la cigogne » ne fait pas partie des théories sexuelles infantiles ; c'est au contraire l'observation des animaux, qui dissimulent si peu leur vie sexuelle et dont l'enfant se sent si proche, qui renforce l'incrédulité de l'enfant. Avec la découverte que l'enfant se développe dans le corps de la mère, découverte qu'il fait encore indépendamment, l'enfant serait sur la bonne voie pour résoudre le problème sur lequel il met d'abord à l'épreuve la force de sa pensée. Mais il est inhibé dans la suite de ses progrès par une ignorance que rien ne peut pallier, et par de fausses théories que l'état de sa propre sexualité lui impose.